**Prédication la femme cananéenne Matt 15 21-28**

Ce récit sur la femme cananéenne se trouve également dans l’Évangile de Marc, au chapitre 7 et, dans les deux Évangiles, le passage se situe entre les deux multiplications des pains.

(Je dois vous avouer que cette lecture m’a toujours mise mal à l’aise)

Comme à de nombreuses reprises dans les Évangiles cette femme vient exposer sa douleur à Jésus mais celui-ci ne répond pas. Ses disciples interviennent pour que Jésus la « renvoie » ou la « libère », selon les traductions, car elle crie avec insistance semble-t-il. On ne sait pas si leur demande est par compassion ou par embarras. Mais Jésus n’est venu que pour les « *brebis perdues d’Israël* ». Cette femme est vraisemblablement une brebis perdue mais elle n’est pas issue du peuple d’Israël. Mais elle insiste, se jette à ses pieds, l’implore. Mais il lui dit : « *Ce n’est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens*. » –

Dans l’Evangile de Marc on peut lire « *Laisse d'abord les enfants manger à leur faim ; car il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens*. » Les chiens, dans l’Ancien Testament étaient des animaux impurs et les païens étaient appelés « chiens », à l’opposé des enfants, qui représentent le peuple choisi par Dieu : Israël. Le pain, c’est cette parole qui restaure, qui guérie comme une bénédiction.

La réponse de cette femme est surprenante. Contre toute attente elle reste dans la position où Jésus la place : « *Pourtant même les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres*, dit-elle ». Elle n’est même pas choquée par cette insulte. Signe qu’elle l’a peut-être souvent entendue ?Au point de s’y habituer... Quoi qu’il en soit, elle confirme sa dépendance au peuple juif, elle accepte d’être ce chien qui se mets aux pieds de ceux qui feront tomber les miettes dont elle se contente et Jésus répond enfin à ses attentes.

Peut-être que Jésus a modifié son planning (il faut expliciter cette question de planning : pour toi c’est clair mais pour l’auditeur, il ne va pas comprendre) face à l’humilité de cette femme, peut-être a-t-il voulu enseigner ses disciples qu’il ne faisait pas de miracles à la demande même si on lui casse les oreilles. Mais j’ai regardé cette histoire sous un autre angle.

Il est question d’une femme étrangère issue d’un peuple ennemi d’Israël, d’un peuple idolâtre. Elle est cananéenne ; non par choix mais par naissance. Elle a certainement entendu parler du Dieu d’Israël et de Jésus puisqu’elle l’appelle « *Seigneur, fils de David* ». La réputation de Jésus a dépassé les frontières. Elle, elle est en demande, en recherche ; sa fille est cruellement tourmentée par un démon. Elle a certainement cherché tous les moyens possibles dans son entourage, auprès des dieux de Canaan mais en vain ; alors elle sort des frontières.

Elle ose sortir de son pays pour chercher comment soigner sa fille. Elle s’aventure en terres inconnues. Elle interpelle celui qu’elle reconnait comme « *Seigneur* ». Elle n’a pas peur, ni honte de dire sa souffrance et celle de son enfant et elle y met tout son cœur car il est écrit : « *elle nous poursuit de se cris* ». Face à l’indifférence, elle persévère elle ne lâche rien. Face au refus, elle se place face à Jésus et se prosterne, un peu comme une confrontation dans l’humilité. Cette scène me fait penser à Job qui demande des comptes à Dieu parce qu’il ne comprends pas l’injustice qu’il subit.

Jésus lui fait comprendre qu’elle demande quelque chose qui ne lui est pas destiné mais en toute humilité, elle lui dit qu’elle se contentera des miettes. Les enfants peuvent se rassasier, ne manquer de rien : elle se contentera de ce dont ils n’ont pas besoin. C’est à ce moment que Jésus reconnait que sa foi est grande.

Peut-on faire le rapprochement entre ces miettes et les morceaux qui restent après la multiplication des pains ? « *Rassemblez les morceaux qui restent, afin que rien ne se perde* », dit Jésus (Jean 6,12 Ce serait mieux de citer Matthieu !) ; morceaux dont on ne sait pas ce qu’ils deviennent. Cette femme a-t-elle reconnu la valeur de ces restes, là où Israël ne se prend pas la mesure des dons qu’il reçoit ?

Le parcours de cette femme me rappelle tous ceux qui quittent leur pays à cause de la guerre, des persécutions ou de la pauvreté. Tous ces migrants qui prennent d’énormes risques sur des embarcations de fortune pour espérer une vie meilleure pour eux, leur famille. L’Europe, les États-Unis représentent pour ces gens « *ce pays où coule le lait et le miel* ». Ces hommes, ces femmes osent parler de leur souffrance, de leur désir d’éducation pour leurs enfants, de leur espérance à vivre dans un pays en paix.

Avons-nous peur de cet afflux d’étrangers, comme si leur misère était contagieuse ? Sommes-nous dans la crainte de perdre un peu de confort, de céder un peu de place ?

« *À l’Éternel la terre et ce qu’elle renferme, le monde et ceux qui l’habitent !* » (Ps 24,1). La place que nous occupons aujourd’hui est celle que Dieu nous donne. Nous sommes à la table du Seigneur. Y a-t-il un nombre limité de places ? Dieu fait de nous ses enfants et nous sommes dans l’abondance. Nous ne pouvons pas être d’accord avec des droits à la dignité humaine bafoués sur le faux prétexte de l’insécurité. « *Qui de nous, par ses inquiétudes, peut ajouter une coudée à la durée de sa vie ?* », nous dit Jésus (Mt 6,27). Par le salut donné en Jésus-Christ nous avons la liberté d’aimer comme Dieu nous a aimé. Ne laissons pas nos peurs nous détourner d’accomplir les belles œuvres que notre Père a d’avance préparé pour nous (Éphésiens 2,10). Ne laissons pas nos doutes sur nos ressources disponibles, nos questionnements sur notre capacité d’accueil, nos peurs d’envisager l’avenir, nous enfermer dans une indifférence et un mutisme qui sont loin de refléter la lumière du Christ en nous. Il ne tient qu’à nous de libérer notre prochain de nos préjugés, de nos angoisses, de nos incertitudes. Par cette vie que nous avons en Christ, nous avons toutes les richesses nécessaires pour subvenir aux besoins de ceux que Dieu met dans nos vies. Comme Lazare était à la porte du riche, ces migrants sont à notre porte.

Aimer notre prochain consiste à perdre un peu de notre superflu, de ces richesses qui ne sont que terrestres mais par cet amour nous pouvons restaurer sa dignité et en même temps nous amassons un trésor auprès de Père qui ne craint ni la teigne ni la rouille, un trésor éternel. Aimer notre prochain, c’est aimer Dieu comme Il nous a aimé. AMEN